

La médiocratie d'Alain Deneault

Félix Deslauriers

Number 258, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deslauriers, F. (2016). Review of [*La médiocratie* d'Alain Deneault]. *Spirale*, (258), 68–70.

Organiser le pessimisme

Par Félix L. Deslauriers

LA MÉDIOCRATIE

d'Alain Deneault

Lux Éditeur, 2015, 218 p.

À en croire le dernier essai d'Alain Deneault, l'inquiétude récurrente quant aux risques d'érosion de la démocratie dissimule mal l'optimisme dérisoire sur lequel elle repose. Il est beaucoup trop tard, selon le philosophe, pour parler de dégradation potentielle. Les menaces d'hier ont été mises à exécution. La corruption du principe démocratique est désormais achevée : silencieusement, la souveraineté politique a été confisquée au peuple par une élite sans envergure. « *Il n'y a eu aucune prise de la Bastille, rien de comparable à l'incendie du Reichstag, et l'Aurore n'a encore tiré aucun coup de feu. Pourtant, l'assaut a bel et bien été lancé et couronné de succès : les médiocres ont pris le pouvoir.* »

Deneault estime que le travail de la philosophie est de créer des concepts capables de saisir le nouvel ordre édifié sur les ruines de la démocratie. C'est d'ailleurs à cette tâche qu'il s'emploie dans *La médiocratie*, bref ouvrage constitué à partir d'une quarantaine d'articles parus antérieurement. Pour son auteur, le terme qui lui sert de titre serait le mieux à même de décrire le régime idéologique et politique dans lequel nous vivons. À travers une succession de tableaux qui manquent parfois de cohérence, il brosse de cette médiocratie un portrait sans concession. Il s'agit pour lui de déjouer l'idéologie de l'ordre en place, un ordre occultant

la violence des rapports de force qui le fondent en se présentant comme l'aboutissement heureux de la marche du progrès.

Alain Deneault adopte dans son essai la posture de celui qui refuse de se satisfaire du monde tel qu'il va, et pose sur celui-ci un regard profondément pessimiste. Il fait le pari que la révolution à laquelle il aspire naîtra de l'appréhension de la catastrophe vers laquelle nous nous dirigeons. Ce faisant, on sent qu'il cherche à emprunter un chemin que certains des auteurs qu'il convoque – Walter Benjamin au premier chef – ont tracé avant lui : celui du pessimisme révolutionnaire. Sans le moindre doute, cette ambition mérite d'être poursuivie. Mais le résultat auquel parvient Deneault, pour sa part, est loin d'être convaincant.

Débusquer l'idéologie de l'ordre en place

Divisé en trois parties, l'ouvrage s'efforce de lier plusieurs phénomènes disparates à la thèse de l'auteur, qui postule l'avènement d'un pouvoir médiocre. La genèse de ce nouveau régime est évoquée de manière expéditive en introduction : elle repose essentiellement sur une lecture d'essais philosophiques, dont le choix paraît quelque peu arbitraire. Décrits comme étant en situation minoritaire par Jean de la Bruyère à

la fin du XVII^e siècle, les médiocres seraient progressivement devenus dominants. La division et l'industrialisation du travail auraient contribué à leur ascension en faisant disparaître « *la fierté du travail bien fait* ». La transformation de la politique en art de la gouvernance, dans les années 1980, aurait ensuite pavé la voie à ces philistins plus habiles à « *jouer le jeu* » qu'à produire une réflexion critique sur les conséquences de ses règles. C'est ainsi qu'auraient été abandonnés les « *grands principes* » et que le conformisme moyen se serait élevé au rang de programme politique unique, l'extrême centre se parant des habits du pragmatisme et de la modération.

Pour illustrer cette idée, Alain Deneault se livre à une incursion dans les champs universitaire, économique et culturel. Ses constats, systématiquement, sont accablants. Ces trois sphères seraient des sites privilégiés du détournement des institutions communes au profit d'une logique démentielle.

Sous le règne de la médiocratie, l'université se transforme en institution marchande d'expertise. L'auteur admet que la subordination de l'éducation à des impératifs commerciaux était déjà dénoncée du temps de Max Weber, rappelant ainsi la longue trajectoire de ce type de critique. Il estime toutefois que l'université vend désormais

ses produits à de nouveaux clients : les grandes industries en quête de légitimation. Les paroles du recteur de l'Université de Montréal, qui affirmait en 2011 que les cerveaux devaient correspondre aux besoins de l'entreprise, viennent servir son propos. La pression mise sur la recherche, la langue creuse des demandes de subventions et la « *démision de l'esprit* » face aux « *maux historiques* » sont également déplorées. Seule une poignée d'essayistes au chômage et de chargés de cours au statut précaire, auxquels le philosophe paraît s'identifier, réussiraient à échapper à ces dérives.

S'intéressant à la transformation de l'économie en oligarchie financière, Deneault se demande pourquoi le non-sens des décisions politiques qui la rendent possible ne fait pas l'objet d'une plus forte contestation. Sa réponse est fidèle à la thèse de l'ouvrage. « *Il n'y a pas de domaine où la médiocrité sévit avec autant d'aplomb* » que celui de la science économique, où les nombreux démentis des théories néoclassiques ne suffisent pas à ébranler la doxa établie.

Les milieux culturels sont fréquemment mobilisés pour légitimer cet ordre des choses générateur de catastrophes. C'est ce que cherche à montrer le philosophe dans une troisième section encore plus éclatée que les deux précédentes, où sont conspués les soirées huppées au domaine des Desmarais et le travail de diversion demandé aux artistes après la tragédie de Lac-Mégantic.

Pessimisme sur toute la ligne

La facture de *La médiocratie* a donc quelque chose de délibérément catastrophiste, décrivant sous les traits du déclin des tendances que d'autres s'évertuent à célébrer ou à présenter comme inévitables. Alain Deneault tente ici d'occuper le créneau du pessimisme transgressif, contre l'optimisme naïf de ceux qui adhèreraient au présent de manière acritique.

C'est peut-être ce qui a plu à des lecteurs comme Mathieu Bock-Côté, qui a fait l'éloge de l'essai dans *L'Action nationale* en dépit de son supposé « *prêchi-prêcha antipitaliste* ». Cette réception favorable auprès d'un public ouvertement conservateur vient souligner l'hétérogénéité des forces sociales mobilisant le vocabulaire décliniste pour se réclamer de la contestation de l'ordre établi.

Il est important de souligner que ce constat ne commande en rien l'abandon du tempérament pessimiste aux partisans de la restitution de l'ordre de la veille. Au contraire, le pessimisme est bienvenu lorsqu'il rappelle que l'histoire est faite de luttes souvent gagnées par les dominants, ou encore quand il dévoile tout ce qui contredit les discours présumant une égalité déjà advenue. Après tout, des penseurs comme Walter Benjamin ont réussi, dans un autre contexte, à conjuguer une lecture marxiste des conflits sociaux à une vision du progrès comme catastrophe du point de vue des classes opprimées. Sous l'influence du communiste Pierre Naville, Benjamin concevait d'ailleurs la révolution comme « *l'organisation du pessimisme* ». De toute évidence, c'est dans cette voie qui ne manque pas d'intérêt que Deneault cherche à s'inscrire, avec sa conclusion en forme de plaidoyer révolutionnaire. Néanmoins, sa critique acerbe de la « *médiocratie* » prête davantage à la résignation accablée qu'à la révolte, faute de parvenir à cerner les rapports antagoniques qui façonnent la réalité décriée.

Un pouvoir sans acteurs

On termine en effet cet ouvrage en se demandant ce qui peut bien expliquer le maintien d'un régime aussi manifestement nuisible à la « *chose commune* », pour reprendre les mots de l'auteur. C'est que ce dernier le présente souvent à la manière d'une logique abstraite extirpée des rapports sociaux dans lesquels il s'insère. La « *médio-*

cratie » apparaît alors comme un pouvoir sans acteurs, comme une excroissance incontrôlable qui saccagerait la société dans son ensemble sans vraiment profiter aux uns au détriment des autres. L'évacuation des intérêts conflictuels qui la sous-tendent est du reste confessée d'emblée : la *médiocratie* « *ne désigne pas tant la domination des médiocres que l'état de domination exercé par les modalités médiocres elles-mêmes* ».

Ce degré d'abstraction conduit à une impasse lorsque vient le temps d'expliquer les phénomènes complexes que l'auteur réduit souvent à une ligne de détermination unique. Évoquant l'explosion des agressions sexuelles et des « *incidents à connotation raciste* » sur les campus universitaires américains, Deneault écarte les outils fournis par la sociologie des rapports sociaux de sexe et d'ethnicité. Il faut croire que l'essayiste range ces derniers parmi les discours « *poussant à l'obsession l'analyse de phénomènes sociaux* » selon des modalités qui relèvent à ses yeux de la « *rectitude politique* ». À ceux-ci, il préfère une explication en termes de « *dépravation des mœurs* », qu'il attribue aux efforts des universités pour se vendre aux étudiants sportifs comme des lieux de beuverie plutôt que comme des havres de pensée critique. Des oppressions visant spécifiquement les femmes et les minorités racisées sont ainsi renvoyées à une forme immatérielle de culture de la médiocrité plutôt qu'aux rapports qui divisent le monde social en groupes différenciés et hiérarchisés.

Ce travers s'amointrit partiellement quand sont examinés des faits sociaux s'expliquant plus aisément à l'aide d'un outillage conceptuel centré sur la classe, qui conserve une certaine place dans l'analyse. Mais même en cette matière, l'auteur succombe parfois à la tentation de parler du capitalisme comme s'il s'agissait d'une force abstraite imposant ses volontés

contre l'intérêt général et contre le bon sens économique le plus élémentaire. Le néolibéralisme risque dès lors d'apparaître comme une aberration incompréhensible plutôt que comme un projet politique destiné à perpétuer le pouvoir des classes dominantes. À cet égard, le vocabulaire politique que Deneault propose de réhabiliter est révélateur : les notions mises de l'avant sont celles de « *peuple* », de « *république* » et de « *chose commune* » – et non celles d'antagonismes ou de contradictions sociales.

Penser le romantisme dans un sens révolutionnaire

Au terme de son essai, Alain Deneault propose quelques pistes pour « *penser la révolution dans*

un sens non romantique ». Son ouvrage expose cependant une vision pessimiste de l'histoire qui rappelle à bien des égards celle des écrivains romantiques, la dimension révolutionnaire présente chez les plus radicaux en moins. Si besoin est, précisons qu'il ne suffit pas de se dire révolutionnaire pour interrompre la marche des dominants et rendre révolus les rapports constitutifs d'une réalité sociale faite de violences matérielles aussi bien que symboliques. Il aurait sans doute été plus utile d'inverser la proposition : au lieu de chercher de quelle manière penser la révolution dans un sens non romantique, mieux aurait-il valu s'efforcer de penser la protestation romantique contre l'ordre actuel dans un sens révolutionnaire. La

première des exigences, en cette matière, consisterait à accepter de regarder en face les rapports conflictuels qui s'imbriquent pour générer cet ordre et les groupes concrets qui se forment à travers eux. On gagnerait, ce faisant, un horizon de lutte véritablement révolutionnaire – celui d'en finir avec les rapports sociaux qui divisent le monde social en groupements antagoniques sur les plans de la classe, du genre ou de l'ethnicité – sans toutefois renoncer à la saisie des immenses blocages imposés par ceux qui n'ont pas intérêt à ce qu'une telle utopie succède au régime en place. Mais pour poser les bases de ce pessimisme révolutionnaire, *La médiocratie* d'Alain Deneault s'avère insuffisant et limité. ■



LIBRAIRIE
CARCAJOU



401 boulevard Labelle
Rosemère, Québec
450-437-0690

3100 boulevard Concorde E
Laval, Québec
450-661-8550

www.librairiecarcajou.com

Illustration: Benoit Tardif, Colagene.com